

TÉMOIGNAGES SUR



Préface de Jean CASSOU

Dessins de François REIS

ÉDITION DE L'AMICALE DES DÉPORTÉS D'AUSCHWITZ
FÉDÉRATION NATIONALE DES DÉPORTÉS ET INTERNÉS, RÉSISTANTS ET PATRIOTES
10, Rue Leroux - PARIS (16e)

1943

Le camp de Birkenau (femmes) en 1943

22 janvier 1943 : le convoi des premières femmes françaises non Juives quitte Romainville pour l'Allemagne.

22 avril 1945 : la majeure partie des survivantes de ce convoi est libérée au camp de Mauthausen par la Croix-Rouge Internationale. En vingt-sept mois, combien de camarades avons-nous perdues!

Nous étions vouées par la Gestapo à la mort, aussi est-ce à Auschwitz en Haute-Silésie que nous sommes arrivées le 27 janvier, après trois jours pénibles de voyage en wagon à bestiaux. Auschwitz, camp d'extermination.

Arrivées dans le camp à l'heure de la sortie des kommandos pour le travail, nous nous sommes signalées en chantant spontanément, malgré les S.S., malgré les chiens, malgré le décor impressionnant de barbelés électrisés, une vibrante *Marseillaise;* nous savions que ce serait la dernière avant longtemps, et cette *Marseillaise* est restée en effet historique dans les annales du camp; elle était le témoignage de la combativité des Françaises que rien ne pouvait abattre.

Dans tout camp de concentration le premier acte est le passage à la douche, l'enlèvement de tous les objets, bijoux, vêtements et linge personnel; l'habillement en uniforme rayé.

A cette époque, la première scène de ce premier acte consistait à raser la tête des prisonnières, puis la deuxième à les laisser de quatre à six heures nues, devant les S.S. et les prisonniers hommes dans une pièce servant d'étuve dont la température dépassait 35° pour

les mettre au bout de ce temps sous une douche glacée dans une pièce glacée.

Pendant le séjour dans ce « tepidarium » des spécialistes tatouaient sur l'avant-bras gauche le numéro qui devait désormais remplacer toute autre identité. Enfin dernière scène : l'habillage. Par une température extérieure inférieure à — 20° on nous jette à la tête une chemise, une culotte, un pull-over sans manches, un fichu, une robe et une jaquette rayées, le tout de propreté plus que douteuse. Nous touchons qui, une paire de snow-boots trouées, qui des chaussures si usées que la semelle est comme une feuille de papier



à cigarettes, les plus favorisées reçoivent des sabots sans chaussons, mais elles sont rares. En route pour le bloc en pleine nuit... Nous entrons dans une pièce basse; nous distinguons à peine, car il n'y avait pas d'électricité dans cette partie du camp, des sortes de niches à lapins superposées : un étage au niveau de la terre battue et deux étages au-dessus. On nous entasse dix par dix sur ces planches qui mesurent environ un mètre soixante sur un mètre quatre-vingt; les quelques rares couvertures sont souillées d'excréments et nous n'osons pas nous couvrir. Au milieu de la nuit, des allées et venues perpétuelles, des cris : ce sont d'autres prisonnières, des anciennes, qui viennent nous voler nos chaussures. Et le lendemain, avant le

jour, premier « Aufstehen » (1), premier « Zählappell » (2) dans la boue immonde du camp qui monte jusqu'à mi-jambe dans les passages les mieux entretenus. On nous y amène en nous poussant à coups de bâton. Après trois ou quatre heures d'immobilité, notre troupeau rentre au block. Les plus hardies cherchent un poste d'eau pour se laver et apprennent que dans ce camp qui contient des dizaines de milliers de femmes, il n'existe que le mince filet d'eau qui coule goutte à goutte dans les cabinets, les uniques du camp, situés dans le bâtiment de la désinfection; mais impossible d'y accéder; des prisonnières allemandes qui portent le triangle noir des prostituées ou le triangle vert des criminelles et condamnées de droit commun nous empêchent d'entrer en nous battant à coups de lanières de cuir. C'est pourquoi pendant des mois la plupart d'entre nous ne se sont pas lavées, si ce n'est avec un peu de neige fondue... tant qu'il y a eu de la neige. Et c'est pourquoi les poux grouillaient dans notre linge jamais changé.

Peu de jours après notre arrivée, les autorités du camp nous ont mises au travail; doux travail pour des femmes! Démolition de maisons au pic, transport de briques et construction de routes et surtout assainissement de marais : 4 kilomètres de chemin pour atteindre l'endroit marécageux, presque toutes n'ayant plus de chaussures (les privilégiées aux sabots les laissaient l'un après l'autre aux premiers pas dans la boue), et là, enlisées jusqu'aux genoux, nous arrachions les herbes, nous asséchions le marais, surveillées par les S.S., mordues par leurs chiens féroces lorsque nous soufflions un instant, épuisées par le chemin aller et retour, les longs appels avant et après le travail. Nous n'avons pas oublié non plus la cruauté de certaine Blockowa (3) polonaise qui, lorsque des camarades revenaient du travail épuisées, mourantes, empêchait que nous les emmenions avec nous au bloc et nous obligeait à les laisser s'éteindre dans la neige devant la porte.

Le tri pour le bloc 25 a lieu quand les prisonnières malades se décident à bout de forces à aller se faire hospitaliser au Revier. C'est pourquoi tant ont préféré mourir dans la case auprès de leurs camarades. Les blocs constituant le Revier sont en bois sans fenêtres,

---

(1) Levez-vous.

(2) Les prisonnières se mettent en formation par 10 ou par 5 pour permettre aux surveillantes de compter l'effectif du camp. Cette cérémonie qui durait des heures avait lieu au moins deux fois par jour.

(3) Stenia, bien connue à Birkenau.

un simple jour d'aération dans le haut. Une cheminée horizontale les traverse de part en part. La malade admise du matin doit à l'entrée enlever ses vêtements et attendre nue quelquefois de neuf heures du matin à cinq heures du soir qu'on lui ait fait de la place : grelottante de fièvre, elle s'assied sur la cheminée et c'est avec d'horribles brûlures aux fesses qu'elle se relève. Les lits à trois étages sont en nombre insuffisant; à chaque étage on couche 3 ou 4 malades nues, sans draps, à même sur la paillasse si souillée que les locataires du dessous reçoivent fréquemment des arrosages venus de l'étage supérieur. Les soins sont nuls, la nourriture aussi infecte que dans le camp et le régime n'est donné qu'à celles qui peuvent acheter le personnel médical avec leurs colis ou avec ce qu'elles ou leur amies « organisent ». Tout, dans le camp, se vend; le droit à la vie aussi... Les rats sont si énormes que l'on croit voir des chats; ils se promènent paisiblement, même en plein jour, et commencent à dévorer les femmes avant qu'elles ne soient mortes. On pique les malades qui ont dépassé quarante ans : ce sont des bouches inutiles à nourrir qu'on ne pourra jamais remettre au travail.

Comprenez-vous maintenant pourquoi quatre mois après notre arrivée 178 sur 230 de notre convoi étaient mortes? Comprenez-vous pourquoi, sauf deux ou trois, nous avons toutes eu le typhus exanthématique? C'est de cette affreuse maladie qu'est morte, le 9 mai 1943, notre chère camarade Danielle Casanova, elle dont nous avions toujours pensé qu'elle rentrerait en France, qu'elle pourrait raconter nos souffrances, montrer au monde entier ce qu'était Auschwitz, elle qui avait toujours soutenu notre moral et nous avait aidées à traverser ces terribles épreuves.

Mais si le camp était épouvantable pour toutes, aucun adjectif ne peut qualifier ce qu'il était pour ces malheureuses femmes de tous les pays, étiquetées Juives par les nazis et sur lesquelles ils passèrent tout leur sadisme. A l'arrivée de chaque convoi, les femmes paraissant plus de quarante ans et les enfants de moins de seize ans sont envoyés directement à la chambre à gaz et au crématoire. Celles qui entrent dans le camp sont persécutées sans cesse : tandis que nous restons trois heures debout à l'appel, elles doivent passer ce temps à genoux, accroupies ou les bras en l'air, selon le bon plaisir du S.S. Tauber, leur principal bourreau. Tandis que nous sommes serrées à 900 par bloc, elles sont entassées 1.500. Elles ne peuvent ni s'asseoir, ni *a fortiori* se coucher. La nourriture qui leur est attribuée est volée en route, les chaussures qu'elles reçoivent sont pires que les nôtres et, en février 1943, un convoi venu de Drancy

a été presque entièrement décimé parce que les femmes ont eu les pieds gelés. On leur réserve les pires travaux du camp et quand elles les font mal ou que leur tête déplait à la surveillante ou au chef, on les roue de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive; s'il arrive à l'une de ces malheureuses de s'asseoir exténuée, on lance sur elle les chiens qui l'achèvent. Telles étaient les conditions de vie à notre arrivée et pendant de longs mois encore. Elles se sont améliorées, il est vrai, mais pendant la même période (mai à novembre 1944), dix trains de Juifs par jour arrivaient des quatre coins de l'Europe et, principalement, de Hongrie et l'on brûlait journellement de 25.000 à 30.000 hommes, femmes et enfants. Les crématoires étaient insuffisants; on y palliait en utilisant d'immenses fosses remplies de branchages arrosés de poix; dans ce brasier ardent, pour économiser les gaz asphyxiants, on jetait vivants les petits enfants et les vieillards sans défense.

M.-E. NORDMANN, 31.687.